

LUCIUS
SHEPARD

LES ATTRACTEURS

DE ROSE STREET



UNE
HEURE
LUMIÈRE



Le Béal

Lucius Shepard

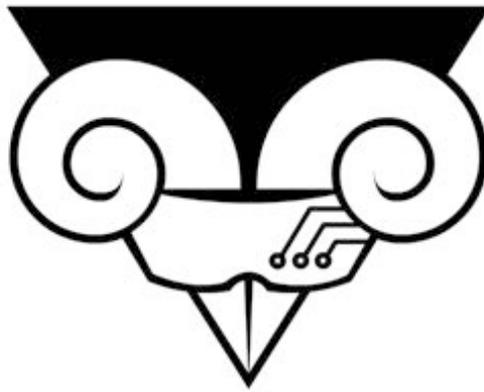
Les Attracteurs de Rose Street



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

Titre original : *Rose Street Attractors*

© 2011, Lucius Shepard
Reproduit avec l'autorisation de l'agent

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Daniel Brèque

© 2018, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2018, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-845-4

Parution : août 2018
Version : 1.0 — 06/08/2018

Ceux qui connaissaient Jeffrey Richmond, si tant est que quiconque pût affirmer l'avoir vraiment connu, le considéraient comme une simple relation, le genre de personne que l'on tolère parce qu'elle appartient à tel ou tel cercle, mais que l'on évite en raison de son caractère peu amène ou de ses fréquentations douteuses. C'était un type maigre aux cheveux noirs, la trentaine, les joues glabres et les yeux marron, les traits accusés et la vêtue sobre, plutôt réservé en public, et, chaque fois qu'il se présentait au Club des Inventeurs, les autres membres se cachaient derrière leur journal ou feignaient de se passionner pour les commentaires d'un match de cricket, ou encore pour le débat politique du jour, quand ils n'ignoraient pas carrément sa présence. Le plus souvent, lorsqu'il se montrait au club, il s'enfonçait dans un profond fauteuil de cuir, sirotait un ou deux verres de porto avant de prendre congé, son entrée comme sa sortie passant totalement inaperçues. De temps à autre, toutefois, il lui arrivait de s'attacher à un groupe d'hommes lancés dans une discussion portant sur quelque aspect des sciences ou de la mécanique, et, moins fréquemment encore, il se fendait d'un commentaire qu'un autre membre du club saluait d'un « Ah ! Richmond » avant de se détourner. Après quoi l'assemblée se liguaient contre lui : il battait alors en retraite vers son fauteuil. Cela faisait trois ans, depuis la date de son adhésion, qu'il endurait cet état de fait, et lorsque je m'enquis des raisons expliquant le mépris dans lequel il était tenu, on me dit que Richmond, détenteur d'une douzaine de brevets portant sur une variété d'industries allant des textiles à l'armement qui lui assuraient des revenus appréciables, avait choisi de vivre dans le quartier mal famé de Saint Nichol où, à en croire la rumeur, il avait de la famille — et si cette rumeur était infondée, ajoutait mon informateur à l'œil acéré, il n'en était pas moins vrai que la fréquentation du mal endémique à ce lieu n'avait pas manqué de le corrompre.

Mon propre statut au club était à peine assuré — bien qu'originaire d'une famille honorablement connue du pays de Galles jouissant de liens solides avec le monde des affaires londonien, je n'étais membre qu'à titre probatoire, qui plus est âgé de vingt-six ans à peine (tous les membres

permanents étaient au moins mes aînés de cinq ans) et par ailleurs suspect car, bien que titulaire d'un diplôme de médecine, j'étais un aliéniste, discipline qui n'avait pas encore décroché son brevet de respectabilité. J'avais adhéré au club afin de gagner par ce biais un accès aux classes supérieures, car il comptait dans ses rangs quelques ducs et quelques lords, dont j'espérais qu'ils feraient appel à mes services lorsque l'un ou l'autre de leurs parents souffrirait d'une affliction hors de portée des ressources les plus évidentes de la faculté. Et, en vérité, j'avais déjà connu un certain succès en participant au traitement du neveu de sir Thomas Winstone, dont la sujétion à l'opium trouvait sa source dans un traumatisme de la petite enfance. J'espérais en soignant des parasites comme le neveu de Winstone gagner suffisamment d'argent pour fonder une clinique susceptible de fournir aux malades mentaux de basse extraction un traitement supérieur à celui qu'on leur dispensait dans des asiles tels que Bedlam et Broadmoor. Ainsi donc, quoique je me reconnusse des affinités idéologiques avec Richmond, je lui battais froid au nom de mes objectifs à long terme, le traitant avec une réserve qui confinait à la grossièreté. Jamais je ne lui aurais accordé plus qu'un salut poli s'il ne m'avait pas imposé sa présence.

Par une soirée d'automne, où le brouillard était si épais que les réverbères se voyaient transformés en inexplicables présences lumineuses comme celles qui, dit-on, flottent par intermittences au-dessus des marais du Nord, je rentrais chez moi après un passage au club, la main collée aux murs de brique pour me guider au cœur de nappes particulièrement denses, lorsque j'entendis des bruits de pas derrière moi. Je ne leur prêtai pas attention jusqu'à ce que, entrant dans une ruelle fort mal éclairée, j'entendisse leur rythme se précipiter, et, redoutant une agression, je me réfugiai sur le pas de porte d'un apothicaire, ma canne-siège brandie. Quelques secondes plus tard, un homme vêtu d'un macfarlane émergea des volutes de brouillard et passa devant ma cachette pour s'arrêter quelques yards plus loin afin de scruter les lieux alentour. Je reconnus Richmond mais ne me montrai point, espérant qu'il continuerait sa route. Toutefois, il fit demi-tour et, comprenant qu'il ne manquerait pas de me voir, je m'écartai du pas de porte et dis : « Me suivriez-vous, sir ? »

Loin de paraître surpris par ma soudaine apparition, il sourit et déclara d'une voix nasale haut perchée évoquant celle d'un ténor irlandais enrhumé : « Ah ! vous voilà, Prothero. Je croyais que vous m'aviez échappé.

– Ainsi, vous l'avouez — vous me suiviez... Puis-je vous demander pourquoi ?

– J'espérais susciter moins de gêne en vous faisant ma proposition d'affaires hors les murs du club. »

Ces mots me firent honte, car j'étais snob par association et non par nature ; mais je gardai mon sang-froid. « Je ne sache pas que nous soyons en affaires.

– Cela reste à voir. J'ai besoin des services d'un aliéniste pendant un jour ou deux. Si vous m'accompagnez à Saint Nichol, je paierai le double de vos tarifs. »

Voilà qui piquait ma curiosité, mais je demeurais méfiant. « Ce soir ? À cette heure ?

– Si vous craignez pour votre sécurité, laissez-moi vous assurer que Saint Nichol est également périlleux à toute heure du jour et de la nuit. » Un sourire déforma la commissure de ses lèvres, et il me vint à l'esprit que c'était un sourire moqueur. « Bien que je ne sois pas en mesure de garantir que vous survivrez à l'expérience, reprit-il, je vous jure qu'en ma compagnie vous serez autant en sécurité à Saint Nichol que dans n'importe quelle rue de Londres. »

J'hésitais encore et, attribuant sans doute ma réserve à l'appât du gain, Richmond ajouta : « Dites-moi quel est votre prix, alors. Je le paierai avec joie.

– Ce n'est pas une question d'argent, lui dis-je. Les affections mentales — et je présume que c'est pour en traiter une que vous m'abordez ainsi — ne sont pas faciles à guérir. Je ne suis pas un charpentier susceptible de réparer en quelques heures un escalier défoncé ou un toit percé.

– Je ne vous demande pas de guérir quelqu'un, seulement de me donner un conseil.

– À quel sujet ? S'agit-il d'un patient que je dois examiner ?

– Deux patients. Moi et un autre. »

J'allais répliquer, mais il dit : « Vous avez des questions à me poser. C'est compréhensible. Et j'ai bien l'intention d'y répondre. Mais mes réponses, quoique insuffisantes, seront plus prégnantes à la lueur de ce que je dois vous montrer. »

Sans attendre de savoir si j'acceptais son invitation (ce que j'avais l'intention de faire, séduit par l'aspect mystérieux qui y était attaché), il sortit de sa poche un sifflet en argent puis lança un appel. Un fiacre tracté par deux chevaux apparut au bout de la ruelle, roues et sabots résonnant sur le pavé. À cette distance, obscurci et distordu par le brouillard, l'attelage formait une masse noire indistincte sous la lumière jaune diffuse, et l'épaisse silhouette du cocher, à peine entrevue, semblait une projection de cette noirceur, l'effigie grossière d'une moitié d'homme. Je montai dans la voiture non sans inquiétude, son aspect m'ayant rappelé une marine de Turner que j'admirais depuis longtemps, non pas pour son sujet mais à cause de l'atmosphère sinistre que suggérait

la représentation d'une lumière intense et numineuse écrasée par de lourds nuages noirs.

Pour atteindre Saint Nichol, il fallait d'abord traverser Bethnal Green, un quartier qui n'était guère recommandable lui non plus ; mais rien dans Bethnal Green ne m'avait préparé à la puanteur des rues boueuses de Saint Nichol, ni aux visions de déchéance humaine que j'apercevais à travers les rideaux mouvants du fiacre. À la lisière du taudis, éclairé par l'horrible lumière vert-jaune se déversant par la porte d'un assommoir où des silhouettes anonymes titubaient, hurlaient et gigotaient, dansant peut-être au son d'un crinclin, un homme courut vers le fiacre les bras grands ouverts comme pour nous souhaiter la bienvenue, son visage rond rougi par l'alcool, presque violacé et si bouffi que je le voyais déjà éclater et répandre des fluides viciés. Le brouillard se dissipa suffisamment pour me permettre d'observer les lieux à mesure que nous approchions de la demeure de Richmond, sise dans Rose Street. Je vis un vieillard sur un perron, sa bouche édentée ouverte sur un sourire d'anticipation, occupé à étripier la carcasse écorchée d'un animal aussi gros qu'un shetland. Je vis deux prostituées prodigieusement grasses se rouler dans la boue, s'arracher les vêtements, leur chair pâle souillée d'immondices. Je vis ce qui ressemblait à un cadavre d'homme gisant à l'entrée d'une ruelle, un rat reniflant ses pieds nus, et, tout près de la maison de Richmond, je vis un enfant en haillons, les membres grêles comme des allumettes, que fouettait une créature au crâne rasé, vêtue d'un tablier impuissant à dissimuler ses mamelles et dépourvue d'un pantalon qui aurait pu cacher ses jambes poilues et couvertes de croûtes. Toute cette misère grotesque, au sein de bâtiments en brique effrités et noircis par la suie dont les étages se perdaient dans le brouillard, faisait de ces rues le fond d'un ravin comme il en court sans doute dans l'un des districts périphériques de l'enfer. Je ne vivais pas à Londres depuis longtemps et, exception faite de quelques visites à Bedlam et à Broadmoor, mon expérience de la ville se limitait à ses beaux quartiers. Bien que l'on m'ait rapporté des récits sur la pauvreté et les horribles excès qui régnaient à Saint Nichol, leur éprouvante réalité m'affectait plus profondément que les plus choquants de ces comptes rendus... et

ceci, je le savais, n'était que la surface des choses, la peau sous laquelle se tapissaient des pathologies plus graves encore.

Des volets en fer protégeaient les fenêtres de la maison de Richmond — un bâtiment tout aussi noirci que les autres mais en meilleur état — et des ferrures renforçaient le battant de sa porte. J'entendis un grondement venu des hauteurs, comme un bruit de machinerie, mais n'en pus déterminer la source. À l'intérieur, une jeune femme à l'allure réservée, tout à fait charmante, les cheveux marron et lustrés réunis en chignon, vêtue à la mode orientale d'une tunique et d'un pantalon de soie couleur prune, nous escorta jusqu'au salon et nous y servit des rafraîchissements. Cette pièce, où régnait une odeur étouffante d'encens au bois de santal, était plus large que certaines salles de conférence, et meublée de fauteuils, de sofas et de divans d'un style moyen-oriental capitonnés de velours, tous disposés par petits groupes comme pour encourager une demi-douzaine de conversations distinctes, ces groupes étant séparés l'un de l'autre par des statuets et des tables en teck marquetées de complexes motifs de nacre où étaient placés des vases remplis de roseaux en fleur et de plumes de paon. On eût dit que la décoration avait été confiée à un sybarite : les murs étaient recouverts de tableaux et de tapisseries dépeignant des femmes plus ou moins déshabillées, les chandeliers en or avaient la forme de corps féminins ; ce n'était partout que charme et volupté — en d'autres termes, un lieu tout à fait éloigné de la personnalité de l'homme qui, ayant ôté son macfarlane, se tenait assis, terne comme une blatte, sirotant un brandy dans son costume de tweed marron. Toutefois, je connaissais bien des hommes dissimulant une nature salace sous une façade convenable, et je repensai aux rumeurs de corruption qui circulaient au Club des Inventeurs à propos de mon hôte.

Celui-ci vida son verre et dit : « Je crains de ne pas avoir été tout à fait franc en vous expliquant pourquoi j'avais besoin de vos services. Je ne pensais pas que vous me croiriez si je me révélais prématurément... J'espère que vous excuserez l'acte d'un homme au désespoir et accepterez de m'entendre.

– Il me semble que je n'ai guère le choix, dis-je. Sauf à décider de me promener à pied dans Saint Nichol.

– Au contraire. Mon cocher vous conduira sans tarder à votre domicile si tel est votre souhait... quoique ce ne soit pas le mien.

– Vous avez toute mon attention.

– Et vous toute ma gratitude. » Richmond s'installa plus confortablement sur son siège. « Après le décès de ma sœur Christine, il y a trois ans, j'ai emménagé dans sa maison. Cette maison. Mais... »

J'étais incrédule. « Votre sœur demeurait à Saint Nichol ? C'est impossible.

– Détrompez-vous. Elle y a vécu sept ans, jusqu'à son décès. Puis-je poursuivre ?

– Bien entendu. Veuillez pardonner cette interruption.

– J'avais l'intention de rassembler ses effets et de vendre l'immeuble, dit Richmond. Mais plus j'y séjournais, plus j'hésitais à en partir. Je me sentais attiré par sa demeure, et j'étais de plus obsédé par l'idée de découvrir ce qui lui était arrivé. Elle est morte seule, sans assistance, d'un coup à la tempe, mais on n'a pu déterminer si sa mort était due à un meurtre ou à un accident. Comme vous le savez, je suis célibataire. Mon appartement me servait aussi de bureau et d'atelier, et je disposais de beaucoup de temps libre. Au bout du compte, j'ai emménagé dans cette maison et j'en ai fait mon domicile. » Il jeta un coup d'œil au salon. « Exception faite de quelques améliorations apportées à l'extérieur et à mon bureau, sans oublier une rénovation du dernier étage, pas grand-chose n'a changé depuis le décès de ma sœur. Cette pièce, par exemple, est exactement telle qu'elle l'a laissée.

– Ce décor ne me semble pas de ceux qu'aurait choisis une jeune lady, dis-je.

– Non, en effet. Mais Christine ne pouvait être qualifiée de jeune... Elle avait trente-quatre ans quand elle est morte. Et bien qu'elle fût d'une douceur et d'une gentillesse exceptionnelles, je ne pense pas qu'on ait pu la considérer comme une lady, à moins de posséder la plus généreuse des âmes. Cette maison, voyez-vous, était un bordel fréquenté par les classes aisées et ma sœur, selon toute évidence, le dirigeait en même temps qu'elle y officiait. »

Soucieux de réagir à cette révélation avec délicatesse, je dis : « Je n'ignore pas qu'on trouve chez les plus fortunés des personnes que titille l'idée de visiter des lieux sordides. Mais même celles-ci, je pense, jugeraient risquées des visites régulières à Saint Nichol. »

Sa voix prit des accents d'amertume. « Qui donc peut comprendre ces gens, à moins d'être né dans un château ? » Il marqua un temps. « Je soupçonne un homme de leur classe d'avoir financé Christine... Elle touchait une modeste pension que lui avait léguée ma mère, mais jamais cela ne lui aurait permis de fonder une entreprise de cette importance.

– Je souhaitais vous demander comment votre sœur en était venue à exercer cette activité. Dois-je comprendre que vous ne possédez pas cette information ?

– Je n'en ai aucune idée. Ce fut un choc pour moi d'apprendre qu'elle était à Londres. Ses lettres portaient une adresse sur le Continent — à Toulouse, pour être précis —, et elle m'y parlait avec enthousiasme

de la vie qu'elle menait là-bas. Sans doute les faisait-elle poster par quelqu'un. Lorsque je lui rendais visite, ce que je faisais deux fois l'an, nous nous retrouvions en bord de mer, et, chaque fois que c'était elle qui venait me voir, elle arrivait par le train. Elle a dissimulé cette partie de sa vie à tous hormis à sa clientèle. Je ne puis imaginer comment elle a sombré dans cette déchéance, et je n'ai trouvé personne qui puisse éclairer ma lanterne. »

Une seconde jeune femme entra dans le salon et murmura quelques mots à l'oreille de Richmond. Quoique plus grande, plus sculpturale, et dotée de traits plus raffinés, elle aurait pu être la sœur de la première et portait la même tenue.

« Très bien, Jane, dit Richmond. Nous arrivons tout de suite. »

Une fois qu'elle fut sortie, je commentai la ressemblance entre les deux femmes. Richmond éluda la question.

« J'ai offert de l'argent aux filles qui travaillaient ici afin qu'elles puissent refaire leur vie. La plupart d'entre elles ont accepté ma proposition, mais Jane et Dorothea ont décidé de rester à mes côtés. Elles sont à présent ma famille, elles m'assistent dans mon travail et satisfont à tous mes besoins. »

Un accent de défi dans sa voix m'apprit tout ce que j'aurais souhaité savoir sur l'étendue des besoins en question.

« Je reviendrai sur le sujet de ma sœur, reprit-il, mais je dois auparavant, pour gagner du temps, vous parler un peu de mon travail. Six mois avant le décès de Christine, j'ai entrepris de construire une machine capable de purifier l'air de Londres — j'espérais réduire les cas de maladies respiratoires. Une fois passé le choc de la mort de Christine, une fois que j'eus accepté le fait qu'elle avait choisi la déchéance, je me remis au travail. »

Il se leva et, me faisant signe de le rejoindre, se dirigea vers une table où était posée une pochette de cuir qui se révéla contenir des dessins et des bleus d'architecte. Je ne retirai pas grand-chose de la majorité d'entre eux, hormis qu'ils étaient exécutés avec précision et décrivaient des machineries complexes. Toutefois, le dernier que j'examinai était compréhensible quoique fantastique : une vue aérienne de Londres à laquelle on avait ajouté huit gigantesques structures coniques (des empilements d'anneaux d'argent aux centres alignés, séparés par des sections à travers lesquelles on distinguait des labyrinthes intriqués de verre et de métal) qui rendaient minuscules les bâtiments qu'ils surmontaient et devaient faire, estimais-je, cinq ou six fois la hauteur de Big Ben.

« J'ai installé sur le toit de la maison quatre machines semblables, quoique bien plus petites, dit Richmond. Chacune d'elles est d'une

conception différente des autres — je voulais savoir laquelle serait la plus efficace. Le processus fondamental ne relève pas de l'extraction proprement dite, mais de l'attraction. Ces machines ne purifient pas l'air mais attirent les particules. Plus précisément, elles les captent dans des chambres situées au sixième étage où elles sont alors vaporisées. J'ai baptisé ces machines des "attracteurs". Ce terme ne me satisfait pas pleinement, mais... » Il eut un geste d'impuissance. « Si nous en avons le temps, et si vous le souhaitez, je vous expliquerai le processus en détail, quoique je doute qu'une telle explication soit utile à votre travail. Bref, j'ai achevé l'installation de la dernière machine il y a deux mois et demi, et...

– C'est stupéfiant ! dis-je. Avez-vous réussi ? Si oui, alors... grand Dieu ! Puis-je voir ces machines ?

– Pas pour le moment... L'atmosphère sur le toit est délétère et la visibilité très faible à cause de la concentration de suie. Lorsque je les couperai à des fins d'entretien, je vous emmènerai là-haut. Quant à ma réussite... » Il referma la pochette. « Vous avez peut-être remarqué que le brouillard autour de la maison était moins épais qu'à Bethnal Green. Ceci est l'œuvre de mes machines. Alors, oui, j'ai réussi, jusqu'à un certain point. Cependant, il me faudra des décennies pour trouver une application pratique au processus. Au stade où en sont mes travaux, des machines de la taille voulue rendraient sourds tous les habitants de Londres. Tant que je n'aurai pas trouvé un moyen de réduire leur bruit, qui ne m'obligerait pas en outre à édifier des bâtiments encore plus grands que ceux de ce dessin, il est hors de question que je m'attaque à des installations de la taille requise. Et il existe d'autres problèmes à résoudre avant que je me mette à travailler sur le projet, le moindre d'entre eux n'étant pas celui que je compte sur vous pour régler.

– Peut-être vous êtes-vous trompé de consultant, dis-je. Je ne sais quasiment rien de ce domaine de la science. »

Il eut un grognement amusé et dit : « Moi non plus, semble-t-il. Venez... »

Nous gagnâmes le sixième et dernier étage dans un ascenseur étriqué et, pendant que nous montions pouce par pouce, Richmond m'apprit qu'une de ses machines avait souffert de dégâts sans gravité lors de son installation — certains instruments avaient été déréglés. Une réparation aurait demandé plusieurs mois, aussi avait-il quand même achevé la mise en place, se promettant d'étudier les conséquences de l'altération de ses réglages tout en entamant la fabrication d'une machine de substitution. Lorsque nous arrivâmes tout en haut, il s'était écoulé à peine plus de deux minutes, pourtant son humeur s'était sensiblement assombrie. Il me parlait d'une voix sèche, comme si j'éprouvais sa patience, et refusait désormais de croiser mon regard.

Le sixième étage empestait le charbon et l'huile de machine, et — bien qu'étouffé par les murs à double épaisseur et autres ruses architecturales conçues pour atténuer le bruit — le grondement au-dessus de nos têtes nous obligea à élever la voix. On avait oblitéré le corridor qui courait jadis sur toute la longueur de l'étage, ainsi que l'une des deux enfilades de pièces qui le bordaient, pour créer un espace poussiéreux de parquet nu et de poutres apparentes désormais occupé par des établis en bois, dont chacun était surchargé d'outils et de schémas. Les autres pièces étaient remplacées par des chambres aux parois de fer noir, pourvues chacune d'une ouverture oblongue qui, une fois actionnée, permettait d'analyser les échantillons d'air ici recueillis. Un rideau de toile grise dissimulait une quatrième chambre. Jane, la plus grande des deux femmes que j'avais vues tantôt, attendait près du rideau — elle colla ses lèvres à l'oreille de Richmond, lui transmit un message que je ne pus entendre et se dirigea vers l'ascenseur. Après un instant d'hésitation, Richmond tira le rideau, révélant une paroi en verre d'une surprenante clarté maintenue en place par des montants en fer forgé, et au-delà une femme aux cheveux bruns, vêtue d'une tunique et d'un pantalon couleur prune. Je crus qu'il s'agissait de l'autre assistante de Richmond, car elle ressemblait beaucoup à la femme qui venait de nous quitter, mais Richmond plaqua la paume de sa main sur le verre et dit : « Christine. » Je compris alors que ce n'était pas la femme que j'avais vue précédemment, car elle lui rendait dix bonnes années et son visage comme son corps étaient plus minces. À

en juger par les regards qu'elle échangeait avec Richmond (pas tout à fait, remarquai-je : elle semblait fixer un point à la droite de mon hôte), on eût juré deux amants séparés par une barrière infranchissable. Je me sentais doublement stupide d'être tombé dans ce panneau, et j'allais exprimer ma réprobation lorsque la femme disparut. Aucun phénomène ne précéda cet événement, ni courant d'air ni murmure de brise. Elle s'évapora, tout bonnement. Je reculai dans un sursaut, trébuchai et tombai sur mon postérieur. Je fis à nouveau mine de prendre la parole et la femme réapparut dans un coin de la chambre, vêtue d'une chemise de nuit au col en dentelle, la tête penchée suivant un angle incongru, les cheveux retombant sur les épaules, sauf là où ils étaient collés à sa tempe par une tache de sang. Elle s'avança d'un pas hésitant, sans but précis, comme désorientée.

Richmond m'aida à me relever. « Étrange, n'est-ce pas ? dit-il. Penser que lorsque nous errons dans le brouillard londonien, l'étoffe évanescence d'autres vies se drape autour de nos capes et de nos manteaux, va même jusqu'à s'introduire en nous par la bouche ou les yeux ? Qu'autour de nous dérivent des ombres et des spectres, des êtres qui s'accrochent aux liens de la chair, de vieux amis et de vieux ennemis qui nous veulent encore du bien ou du mal ?

– Suggérez-vous qu'il s'agit là du fantôme de votre sœur ? Vous n'avez aucune preuve.

– Une preuve ? » Il eut un reniflement de dérision. « Si sa seule présence n'en constitue pas une, observez donc la suite. Vous verrez défiler toute une théorie de fantômes. Des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, mais aussi celui d'une créature que je n'ose pas nommer, tous se refusant à abandonner ce plan. »

Il alla pour tirer le rideau.

« Attendez ! dis-je.

– Je ne supporte pas de la voir ainsi tourmentée... Lorsqu'elle est dans cet état, elle se trouve surtout dans le monde vers lequel elle va et ne peut ou ne veut voir ce qui se passe dans celui-ci. Elle va demeurer ainsi une minute puis disparaître. Elle ne reste jamais longtemps et elle est souvent absente la moitié de la journée. Mais elle reviendra et... » Il désigna une grille enchâssée dans le verre. « Vous serez en mesure de lui parler.

– Ridicule ! »

Richmond referma le rideau.

« Me pensez-vous crédule à ce point ? Ce n'est qu'un truc de médium ! m'exclamai-je. Une illusion d'optique.

– Je vous invite à prouver cette thèse, dit Richmond. Peut-être, après y avoir échoué, pourrez-vous vous concentrer sur la résolution de mon problème. »

Je cherchai à me protéger grâce au bouclier de la logique, car ce que je venais de voir renversait toutes mes notions sur la composition de la réalité ; mais, en dépit de mes protestations, à mesure que je m'adaptais à ce nouvel ordonnancement du monde, j'inclinai à accepter le fait que cette femme n'était ni un être de chair ni l'image projetée par une lanterne magique. Son corps n'était pas une vision floue sur un écran : elle était gravée dans les airs, une présence vitale nimbée d'une aura presque imperceptible, d'un liseré aussi fin que le fil d'une lame. Je savais que j'avais vu Christine Richmond, ou plutôt son spectre, l'ombre colorée de la personne qu'elle avait jadis été en cette vie.

« Pouvez-vous définir votre problème avec plus de précision ? demandai-je une fois mes nerfs calmés. Vous souhaitez que j'observe, que je vous conseille, mais je pense que vous avez en tête une tâche plus complexe.

– J'ai conçu une machine dont la fonction est d'extraire la suie de l'air. Au lieu de quoi, pour des raisons que je ne prétends pas comprendre, elle attire des fantômes, quelque essence de ceux qui ne sont plus. L'un d'eux est ma propre sœur, qui se manifeste régulièrement dans cette chambre ainsi parfois que dans d'autres pièces, quoique rarement. Je souhaite savoir comment elle est devenue propriétaire de ce bordel, et qui lui a fourni l'argent nécessaire à son entreprise. Est-ce suffisamment précis à votre goût ? »

Il avait pris le ton d'un professeur rudoyant le cancre de la classe, mais je ne relevai pas son incivilité et dis : « Extraire une information d'un fantôme peut se révéler plus difficile que d'ôter la suie de l'air. Si une telle chose est possible, eh bien... dans ce cas, ma première priorité serait d'identifier son meurtrier.

– Il n'est pas établi qu'on l'ait tuée. Peut-être s'est-elle brisée le crâne à la suite d'une mauvaise chute. Pour quelle raison, je ne puis que le deviner. Nous étions très proches étant enfants, plus proches que la plupart des frères et des sœurs, quoique nous nous soyons éloignés par la suite. Peut-être éprouve-t-elle de la honte en me voyant.

– De la honte à l'idée de la vie qu'elle menait ?

– Evitons les euphémismes. C'était une putain, et elle est morte comme une putain.

– La honte est une réaction humaine des plus prévisible, à laquelle je ne me serais pas attendu chez un fantôme.

– Je ne peux que deviner, vous dis-je. Que j'aie raison ou pas... » Il ouvrit les bras. « Toutefois, n'allez pas croire qu'elle n'a rien d'humain,

qu'elle est investie de quelque charge surnaturelle... Un fantôme n'est qu'une relique d'humanité, un lambeau de l'âme déchirée, pris au piège et s'agitant sur un clou métaphysique. N'espérez pas non plus communiquer avec elle. Peut-être serez-vous capable de stimuler une réaction verbale, mais ce ne sera qu'un tic, un réflexe et rien de plus. Mon espoir, fort ténu du reste, c'est que votre présence stimulera une réaction qui me donnera un indice. »

Me sentant soudain épuisé, je m'assis devant un établi. Je fermai les yeux et inspirai profondément afin de m'éclaircir les idées... et quelque chose me vint à l'esprit. « Vous avez adhéré au Club des Inventeurs il y a trois ans, n'est-ce pas ? Me trompé-je en supposant que vous avez déposé votre candidature peu de temps après le décès de votre sœur ? »

Il me jeta un regard noir mais resta muet.

« Se pourrait-il que les deux événements soient liés ? demandai-je. Soupçonnez-vous l'un de nos membres avant l'apparition du fantôme de Christine ? »

Il attrapa sa montre à gousset et l'ouvrit. « Je préfère que mes opinions n'influent pas sur les vôtres. »

J'émis une objection, déclarant que j'avais besoin de toutes les informations qu'il avait rassemblées afin de mener une enquête rigoureuse, mais il rejeta mes arguments.

« Il est tard et je suis las, dit-il. Redescendons. Si vous le souhaitez, je peux vous proposer un lit et tout le confort nécessaire. Cette perspective est sans doute plus séduisante que celle d'un long trajet en fiacre. »

Ma chambre au deuxième étage était sobre comparée au salon, avec des meubles en chêne tout simples, un lit à la tête ornée de motifs gravés et aux colonnes surmontées d'ananas sculptés, des bûches dans la cheminée et deux modestes lithographies érotiques accrochées au mur pour rappeler l'usage précédent de l'immeuble. Je me rappelai Richmond affirmant que la décoration n'avait guère été modifiée et formulai l'hypothèse que les Anglais, s'ils appréciaient une façade exotique, préféreraient prendre leur plaisir dans une ambiance chaude et domestique. Je n'avais rien pour allumer le feu, mais, alors que je me résignais à dormir dans un lit glacial, on frappa à la porte et Jane entra, porteuse de petit bois. S'exprimant avec un accent du Nord en partie érodé par la vie londonienne, elle m'annonça qu'on l'avait envoyée préparer ma chambre. Une fois que le feu fut en route, imprégnant l'air de l'arôme du cèdre brûlant, projetant des ombres sur les murs, conférant à la chambre l'atmosphère d'une grotte douillette, je m'assis devant le foyer et regardai Jane faire le lit, m'interrogeant sur la ressemblance entre Christine et les deux assistantes de Richmond. Celle-ci ne se limitait pas au visage, mais portait aussi sur le corps : de longues jambes, un corps svelte doté d'une poitrine généreuse. Une fois qu'elle eut achevé sa tâche, elle commença à déboutonner sa tunique, comme s'il s'agissait là du plus ordinaire, du plus prévisible des actes. Elle l'avait à moitié ôtée avant que j'aie retrouvé mon équilibre et lui aie enjoint de cesser. Elle se couvrit et, la mine déconcertée, me demanda si je préférais qu'elle envoyât Dorothea pour me divertir.

« Un divertissement ne sera pas nécessaire, quel qu'il soit, dis-je. Mais j'aimerais vous parler, s'il vous plaît. »

Elle s'assit docilement sur un siège, face à moi, les mains croisées sur son giron.

« Je m'appelle Samuel Prothero. Votre employeur m'a demandé de l'assister dans une enquête concernant la mort de sa sœur.

– C'est ce qu'il nous a dit. »

Le feu crépita et elle sursauta.

« Depuis combien de temps étiez-vous ici lorsque Christine est morte ?

– Environ quatre ans. J’ai fêté mon seizième anniversaire peu après mon arrivée.

– Vous la connaissiez bien, alors ?

– Aussi bien que quiconque. Elle était toujours adorable avec nous, les filles. Honnête et gentille. Mais elle avait ses manies. Et aussi ses secrets.

– Je suis sûr que vous en avez découvert quelques-uns, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien... ?

– C’étaient des affaires privées. Le genre de chose qu’on peut confier à une amie, mais jamais à sa mère.

– Et Mr. Richmond ? Est-ce qu’il a des secrets, lui aussi ?

– Tout le monde a des secrets, Mr. Prothero. Je suis sûr que vous avez les vôtres.

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Vous n’êtes pas le premier des collègues de Mr. Richmond à visiter la maison, mais vous êtes le premier à rejeter mon hospitalité. » Elle inclina la tête sur le côté, comme pour me voir plus clairement. « Vous avez une touche de prudence, mais je pense que votre réaction est due à autre chose. Peut-être s’agit-il d’une question de croyance... mais pas, à mon avis, de principe religieux.

– Vous êtes maligne, n’est-ce pas, Jane ?

– Je connais les hommes, dit-elle. Que cela exige d’être maligne ou pas, le débat reste ouvert.

– Ces hommes avec lesquels Richmond vous a obligée à coucher, est-ce que...

– Je n’y étais pas obligée. Il m’a demandé si je voulais coucher avec eux. J’aurais pu refuser.

– Pourquoi ne l’avez-vous pas fait ?

– Il avait besoin de mon assistance.

– Comment cela ?

– Je laisserai Mr. Richmond décider s’il doit vous le dire ou non. »

Fasciné par son attitude et son évidente intelligence, je laissai passer quelques instants.

« Vous êtes très loyale envers Richmond, repris-je. Comment cela se fait-il ?

– J’étais loyale envers Christine parce qu’elle m’avait sauvé la vie. Elle s’est servie de moi, c’est vrai, mais toute relation humaine est fondée sur un marché quelconque et, si elle ne m’avait pas accueillie ici, j’aurais certainement mal tourné. Je suis loyale envers Jeffrey — Mr. Richmond

— parce que je suis à présent son employée et parce que je souhaite l'aider dans son enquête.

– Ainsi, afin d'obtenir des informations sur eux, vous avez couché avec les hommes qu'il soupçonnait d'être responsables du meurtre de sa sœur ? »

Elle rit. « Vous m'avez percée à jour. Oui, pour ce que ça a servi... » Après une brève pause, sa voix se durcit d'un rien. « J'aurais préféré être élevée par une famille honnête et mener une vie exemplaire, mais, bien que je regrette mon passé, je n'en ai pas honte. J'ai fait ce que je devais faire pour survivre. »

Je me demandai pourquoi elle prenait la peine de se justifier. « Ces hommes étaient-ils membres du Club des Inventeurs ? demandai-je.

– Certains, oui. Peut-être tous. Je n'en suis pas sûre. »

L'idée que ces hommes aient profité de plaisirs illicites à l'invitation de Richmond pour ensuite le mépriser comme ils le faisaient... voilà qui était conforme à la duplicité des classes aisées telle que je la concevais.

« Et cette nuit, dis-je. Vous a-t-il demandé de l'aider avec moi ? »

Elle pinça les lèvres. « Je pense que vous m'avez suffisamment interrogée sur ce sujet. »

J'agitai les bûches avec un tisonnier. « Comment expliqueriez-vous la ressemblance entre Christine et vous... et Dorothea ?

– Christine était toujours à la recherche de filles qui lui ressemblaient. Quand Dorothea est apparue, elle était enchantée — c'était l'année avant sa mort. Elle avait un client qui préférait notre type. Parfois, il nous prenait toutes les deux ensemble... et parfois il payait pour que Christine nous rejoigne, et pourtant elle coûtait cher.

– Qui était ce client ? »

Elle secoua la tête. « Je n'ai jamais su son nom. Il portait un masque qui le dissimulait du front au menton, excepté les yeux et la bouche... Christine elle-même ignorait qui c'était. Il avait de l'argent et d'excellentes références — cela lui suffisait.

– De qui venaient ces références ?

– D'un autre client, je crois. C'est tout ce que je sais.

– Portait-il sur son corps des marques qui permettraient de l'identifier ?

– Je ne me rappelle rien de particulier. » Elle réprima un sourire.

« Qu'y a-t-il ? fis-je. Si vous vous rappelez un furoncle, un nævus, un trait de caractère ou un comportement aberrant, peu importe, cela pourrait être immensément précieux.

– Eh bien, il adorait faire minette. Il ne me foutait jamais sans s'être assuré que j'étais comblée. »

Elle me bloqua le passage, m'empêchant d'avancer. « Tu vas de mieux en mieux, Samuel. Peut-être que tu ne t'en rends pas compte, mais...

– C'est faux.

– Je regrette de ne pas avoir partagé tes épreuves cette nuit-là sur le toit. Si cela me permettait de comprendre ce que tu as enduré, peut-être parviendrais-je à t'aider plus efficacement.

– Je ne le comprends pas moi-même. Ça ne semblait pas si grave que ça... du moins avec le recul. Quelques secondes de peur, quelques secondes sans peur. Mais six années ont passé et, où que se porte mon regard, je ne vois que la maladie, la misère, la corruption, des maux auxquels je voulais jadis remédier mais que je suis aujourd'hui incapable de soigner... Je ne sais pas.

– Le monde n'a rien d'un séjour heureux. Cela ne changera pas. Mais tu peux changer. Tu as changé ! Tu vas mieux. »

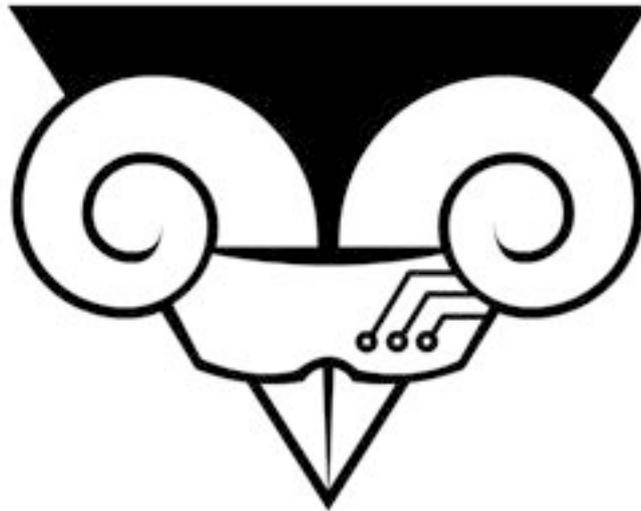
Nous reprîmes notre promenade.

« Tu es plus vigoureux, tu travailles plus longtemps. » Elle se mordilla la lèvre inférieure. « Je pense que tu devrais confier à un tiers les carnets de notes de Jeffrey. Ça ne te fait sûrement aucun bien de les compulsurer nuit après nuit.

– Si je pouvais les déchiffrer et en expurger tout ce qui se rapporte aux attracteurs de fantômes, je le ferais. Il est sûrement possible d'exploiter ces informations.

– Alors brûle-les. Ou donne-les-moi. Je les rangerai en lieu sûr. Tu dois te défaire du passé... ou, à tout le moins, de cette partie du passé. »

Nous étions arrivés au-dessus d'une plage de sable blanc bordée à droite comme à gauche par d'énormes rochers. La mer bleue s'étendait jusqu'à l'horizon, tranquille et vaste, et le ciel sans nuages, d'un bleu plus clair, vierge de tout oiseau, faisait écho à cette tranquillité. Apparemment, rien ne bougeait, mais je sentais dans la terre et dans l'air une vibration signalant le mouvement de toutes choses, le flux des atomes et la dérive de sphères inconnues. Une émotion me gonfla le cœur, nourrie par ce paysage fondamental, et, pour la première fois depuis des années, je me suis senti capable de croire, d'espérer, de voir par-delà ma petite personne. Jane me prit par le bras, laissa reposer sa tête sur mon épaule et murmura des mots que le vent emporta. Et durant cet instant, durant ces quelques minutes en haut de la colline, nous étions aussi heureux que le permet le malheur du monde.



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.